

JÓN SVENSSON

NONNI
V

JOURS ENSOLEILLÉS

Nonni en Islande

ADAPTATION
DE
MADELEINE PINARD DE LA BOULLAYE

PRÉFACE DE PAUL BOURGET
de l'académie française

Nouvelle édition
avec 6 illustrations

Éditions Saint-Remi
– 2010 –

LA COLLECTION

Nonni

- I. Nonni – Premières Aventures
- II. Nonni – En Mer
- III. Nonni – A Copenhague
- IV. Nonni – Part en Suède
- V. Nonni – Jours ensoleillés
- VI. Nonni – Aventures à Skipalon
- VII. Nonni – Prisonnier
- VIII. Nonni – S'évade
- IX. Nonni – Comment Nonni trouva le bonheur

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

LETTRE DE M. PAUL BOURGET
de l'Académie Française

à l'auteur

Cher Monsieur,

Vos récits islandais m'ont beaucoup intéressé... Vous avez reçu en naissant ce don de conter, si rare et que de très grands romanciers n'ont pas possédé, le pouvoir du récit, qui suit le mouvement de la vie et produit invinciblement la crédibilité... Cette vertu de présence, c'est la qualité maîtresse du nouvelliste. Elle est chez vous de tout premier ordre.

Vous m'excuserez du caractère technique et professionnel d'un compliment qui serait incomplet si je n'ajoutais pas que ce don de conter se double dans vos récits d'un autre, que j'appellerai, faute d'un meilleur mot, le don de l'atmosphère. Votre île lointaine, si mal connue en France, s'évoque, en vous lisant, avec ses paysages farouches, son Océan qu'éclaire le soleil de minuit, ses fjords, ses montagnes et la rude mais si généreuse simplicité de ses mœurs...

Enfin, Monsieur, la lecture de ces récits a été pour moi un enchantement, et je vous le dis en toute simplicité puisque vous voulez bien tenir à l'opinion d'un vieil ouvrier littéraire qui a trop aimé l'art de la fiction pour ne pas éprouver une vraie joie quand il découvre des œuvres de la valeur de celle que vous venez de lui faire connaître.

Vous trouverez ici, cher Monsieur, l'expression de ma respectueuse sympathie.

PAUL BOURGET.

**COMMENT YULLI ET DUKA FURENT
ENSEVELIS VIVANTS**

I — EN VACANCES

L'événement que je vais raconter appartient aux aventures captivantes de mon enfance. Il a laissé dans mes souvenirs une impression si profonde, que je ne l'oublierai jamais.

C'était à la fin de Février, dans une des plus grandes fermes du nord de l'Islande. Je passais là quelques semaines de vacances. Douce, agréable, facile, l'existence m'y semblait délicieuse. En toute sincérité, je puis affirmer que cette maison fut pour moi comme le paradis terrestre.

Riche et vaste, elle donnait plutôt l'impression d'une gentilhommière, voire d'un château. Parmi les habitants, se comptaient plusieurs familles, nombre de valets, de servantes, et quantité d'enfants vifs et rieurs. Les animaux ? Comment évaluer chevaux, vaches, moutons, chiens ?...

Ah ! quelle vie intense et mouvementée !

Il serait injuste de supposer que les gens assemblés en cette demeure fussent sans éducation ni culture. Ces paysans, comme toujours chez nous, étaient instruits, polis, intelligents, et possédaient un sentiment inné de la poésie.

Au cours des longues soirées d'hiver, on lisait souvent des légendes. Toutefois, les préférences allaient en général aux chants skaldes, à moins que tel ou tel des assistants, ayant quelque talent de conteur, ne s'aventurât en d'interminables, mais si attachantes histoires !

Les légendes islandaises, chacun le sait, sont des chefs-d'œuvre de l'art du récit. Ces magnifiques créations de l'esprit scandinave peuvent être citées parmi les plus nobles, les plus parfaites du génie humain.

Dans les fermes, chants, histoires, légendes font le sujet des entretiens, durant la veillée. Cela donne au peuple une certaine formation intellectuelle qu'on ne trouve pas dans les autres pays, chez les personnes de même condition.

La famille qui me recevait, intime de la mienne, me soignait comme coq en pâte.

Néanmoins, ce que j'appréciais par-dessus tout, c'était la compagnie des enfants, les plus aimables, les plus joyeux qu'on puisse rêver.

J'avais alors neuf ans. Nous prenions nos ébats longuement, en plein air. Chaque jour, pourtant, il fallait se rendre en classe. Point de course pénible à fournir ! Notre professeur se trouvait sur les lieux mêmes. Il n'était autre que la maîtresse de maison. Outre la lecture et l'écriture, elle nous enseignait l'histoire, la géographie, le catéchisme. Sa manière de nous présenter l'histoire ancienne était si vivante, si attrayante, que je me souviens encore des moindres détails.

Elle nous parlait, un jour, des faits et gestes d'Alexandre le Grand, de ses guerres, de ses campagnes aux Indes. Apprenant comment il tua son meilleur ami, Clitus, nous éclatâmes en sanglots.

Nous sûmes bientôt à fond l'histoire d'Horatius Coclès, de Mucius Scévola, de Pompée, de César. Dans l'histoire de Pompée, j'étais fort intrigué que ce Romain pût dire orgueilleusement : « Je n'aurais qu'à frapper le sol du pied, pour qu'il en surgisse des légions ! » Je lus plus tard que le brillant général ne parvint pas à en réunir, lorsqu'elles lui furent nécessaires.

Outre ceux de la mère de famille, nous recevions les enseignements d'un autre professeur : un vieillard digne de tous les respects. Il nous apprenait l'arithmétique, un peu de danois et même quelques mots d'allemand.

Parmi les livres danois que nous parcourûmes, je me souviens de deux : « L'ami des enfants », puis une sorte de recueil, contenant les fables d'Esope et quelques récits édifiants.

La langue allemande nous semblait très difficile ; pourtant nous l'aimions assez.

Plusieurs valets et servantes, fort studieux, qui suivaient les leçons de leur propre gré, auraient dû nous servir de modèles ; mais autant avouer franchement que nous n'avons guère progressé dans l'étude de ces deux langues.

Certains mots, diverses locutions se fixèrent toutefois dans notre mémoire. Je me rappelle encore notre plaisir en apprenant

qu'une petite scie était dénommée par les Allemands : « queue de renard ». Ces gens-là sont gais, affables, pensions-nous alors. Jamais nous n'avions vu d'indigènes de la lointaine Allemagne.

Nous remarquâmes aussi bien vite le mot *Schlingel*, « polisson », pas très distingué. Volontiers nous nous le jetions à la tête, parce que nous n'aurions pas osé l'employer dans notre propre langue.

Le dirai-je ? Certaine formule, courte et très laide, nous plaisait beaucoup : « Ferme ta g... tu es infect !... »

Si nous désirions taquiner ou vexer l'un de nos camarades plus âgés, nous employions cette vilaine locution. De jeunes garçons moins instruits nous demandaient-ils la signification de cette apostrophe, nous répondions que c'était un exercice de notre méthode allemande. Preuve évidente que nous ne pouvions être cités comme des enfants modèles !

Il est temps de présenter mes compagnons d'étude et de jeux : une famille de huit enfants, quatre garçons gentils et gais, autant de fillettes vives et pleines d'entrain.

Les premiers s'appelaient : Waldi, Bjöffi, Stebbi, Oli, diminutifs amicaux de : Waldemar, Björn, Steffan et Olasur.

Quant aux fillettes, Ingibjörg, Sigurbjörg, Gudrun, Sigriom, voici leur petit nom familial : Imba, Simba, Guma et Sigga.

Abus étaient d'aimables petits, très sages, aux belles joues rouges, exubérants de santé.

Les enfants des serviteurs de la ferme venaient se joindre à notre groupe. Cependant nous, les neuf, formions une sorte de cercle fermé que nous dénommions d'un mot pris dans le vocabulaire ancien : la *Föstbraedralag*, ou société de frères d'armes ayant entre eux un lien de parenté. Les autres enfants, certes, étaient de bons amis, de chères compagnes, mais pas de même sang ! Il leur manquait je ne sais quoi... Bref, ils ne furent pas admis dans notre *Föstbraedralag*.

Nos faits et gestes, dans cette ferme, étaient trouvés très naturels.

L'hiver sévissait dans toute sa rigueur. Depuis des semaines, il ne s'était pas produit la moindre détente. Rien que neige et givre. Nous, les enfants, nous réjouissions de cette température, car, à

l'exception des plus jeunes fillettes, nous patinions, faisons du ski, des promenades en traîneau, presque à longueur de journée. Le froid n'existait pas pour nous, endurcis que nous étions depuis longtemps ! Parfois, le soir, nous allions avec les laitières dans les *Fjos* (étables à vaches). Nous regardions alors manger ces braves bêtes ; nous les caressions un peu, ou nous amusions à les compter, tandis qu'elles nous suivaient d'un œil bonasse. Dès que les servantes avaient fini de traire, elles donnaient à chacun une pleine tasse de lait tiède et mousseux.

D'autres fois, nous nous joignons à l'un des bergers, l'accompagnant jusqu'à l'une des immenses bergeries, situées à dix minutes environ de notre demeure.

Là, nous avons le droit de courir à travers le parc, de jouer à cache-cache entre les brebis bêlantes, ce qui nous causait un plaisir fou. Ces jeux n'étaient pas les seuls que nous offrirent les bergeries. Nous grimpons souvent dans la crèche, longue de quarante aunes. Placée au mi-lieu du bâtiment, elle le coupait en deux. De là-haut, nous regardions les rangs pressés des agneaux, dont les yeux brillants nous considéraient avec surprise.

Puis, nous disparaissions dans le grenier à foin, presque contigu. En cette pièce obscure, quels délices de nous enfoncer dans le fourrage odorant ou de bondir de tas en tas à qui mieux mieux, nous poussant l'un l'autre, jusqu'à ce que le berger parût et nous appelât.

C'était l'heure de donner aux bêtes leur pâture ! Nouveau plaisir ! En un clin d'œil, nous étions en bas, courant le long de la crèche, de chaque côté de laquelle les moutons se tenaient tassés, avançant la tête, nous flairant, quelquefois nous happant au passage, car nous conservions sur nos vêtements l'odeur délicate du foin et paraissions bien appétissants à ces affamés.

Nous devions prendre garde à ne pas être mordus, quelques-uns nous saisissant, non pas avec les lèvres, mais avec les dents.

Après le repas des animaux, pressés autour du berger, lanterne en main, nous reprenions dans la nuit le chemin de la ferme.

Plus d'une fois, la lanterne fut inutile ; la merveilleuse lumière du Nord illuminait le ciel : l'on voyait aussi clair qu'en plein jour.

De retour à la maison, nous nous rendions dans la grande salle où tout le monde se réunissait. Quelqu'un lisait une légende, ou bien chantait une longue mélodie, tirée des Skaldes. Hélas, avant que lecteur ou chanteur eût terminé, souvent l'on nous envoyait au lit ! Gros sacrifice pour nous !...

II — YULLI ET DUKA

Des cinq bergeries dépendantes de la ferme, l'une portait le nom de *Spanski Koffinn*, Chaumière espagnole, parce qu'elle abritait un grand nombre de moutons importés d'Espagne. C'est à elle qu'allaient nos préférences à tous.

Il y avait là un agneau si gentil, blanc comme neige, surnommé par nous *Duka* (le pigeon) ! Duka nous connaissait comme nous le connaissions. Nous voyait-il à la porte de la Chaumière, vite il se frayait un chemin à travers les autres moutons, ne reculant devant rien, jusqu'à ce qu'il fût arrivé près de nous. La bonne petite bête posait alors sa douce tête sous nos bras ou sous notre jaquette et nous suivait partout.

Quand nous grimpons dans le grenier à fourrage, nous lui rapportions toujours une copieuse poignée de foin parfumé. Nous cachions cette gâterie dans nos poches. Duka devait la chercher. Naturellement, il ne manquait jamais de la découvrir. Cela doublait notre plaisir à tous.

Notre amitié pour cet agneau croissait de jour en jour. Restions-nous quelque temps sans visiter la Chaumière espagnole, nous pleurions presque de joie en revoyant le cher petit qui, visiblement, avait languï en notre absence.

Certain soir, à la ferme, on tua une couple de moutons. Aussitôt, une affreuse pensée nous traversa l'esprit : se pourrait-il que vînt le tour de notre Duka ?

Rien que l'idée nous en était intolérable !

Vite, nous courûmes chez le chef de famille et le supplîâmes instamment de ne jamais permettre que l'on sacrifiât notre favori.

Nous ne le laissâmes en repos qu'après avoir obtenu sa promesse de l'épargner.

Quel bonheur ! Duka vivrait toujours !

A côté de lui, quelqu'un nous captivait à la Chaumière espagnole : le berger de l'étable, Yulli (Jules), grand et fort garçon de seize ans à peine, appartenant à une excellente famille. Dans son beau visage, orné de cheveux blonds, brillaient des yeux couleur du ciel. Et qu'il était bon, joyeux, intelligent ! A la ferme, tous l'estimaient : travailleur, dévoué, il aidait avec plaisir quiconque lui demandait un service. De plus, c'était un skalde fort expert.

Aisément, il improvisait des vers sur n'importe quel sujet. Bien rythmés, d'un style naturel et clair, une fois entendus, on ne pouvait plus les oublier. Toujours muni d'un gros calepin, Yulli notait ceux qui, à toute heure, lui traversaient l'esprit. Je me souviens qu'un jour, à la Chaumière, il sortit brusquement son carnet, traça quelques lignes qu'il relut en souriant, puis, remettant le livret en poche, continua son travail comme si de rien n'était. Jamais il n'aurait négligé l'ouvrage pour ses poèmes, eussent-ils accaparé entièrement sa pensée.

Les employés, pour la plupart, se comportaient de même. Versificateurs habiles, ils possédaient également sur eux un petit aide-mémoire où fixer leur inspiration : c'est une habitude généralement observée en Islande.

Les autres cependant ne valaient pas Yulli. Tout le monde se plaisait à reconnaître son talent et lui prophétisait un brillant avenir. Auteur, non seulement de vers remarquables, mais de nombreuses historiettes, son œuvre déjà pouvait former un volume.

Réunis dans la salle, durant les longues soirées, les hommes aimaient s'entretenir de poésie et parfois donnaient connaissance de leurs dernières créations. Yulli se montrait fort modeste. Le priait-on de lire ses pièces nouvelles, il obtenait invariablement les plus vives louanges. Personne ne songeait à s'en montrer jaloux, tellement l'admiration était justifiée. De sa personne émanait je ne sais quoi d'élevé, de pur, qui lui gagnait tous les cœurs. Il était le

préféré de tous, ais particulièrement de nous, les enfants. Et voilà pourquoi nous l'accompagnions presque toujours à la Chaumière espagnole.

Volontiers, le père de famille nous y autorisait, persuadé que nous ne pouvions être en meilleures mains. Le berger nous racontait de belles histoires, et cela nous plaisait tant ! Il savait, à l'occasion, nous glisser de sages conseils : par exemple, « que nous devions préférer une vie brève, mais honorable, à de longs jours entachés de vilaines actions ». A force d'entendre ces propos, nous les connaissions par cœur, sans toutefois en bien pénétrer le sens.

Yulli abordait-il des sujets aussi graves, nous le regardions avec respect. Bien que très jeune alors, je presentais la noblesse et la générosité de ses sentiments.

Je dois brièvement relater un fait de l'année précédente, trait de bonté qui avait acquis au cher Yulli toute notre gratitude.

Un jour, mes amis et moi, au prix d'une ténacité et d'efforts incroyables, nous avons changé le cours d'un petit torrent et dirigé l'eau vers une dépression de terrain voisine.

La pensée nous en était venue après avoir entendu la mère de famille exposer comment le roi Cyrus prit Babylone. On s'en souvient : le roi des Mèdes détourna les eaux de l'Euphrate, qui coulaient au centre de la ville, et son armée, utilisant le lit desséché du fleuve, put ainsi pénétrer à la faveur de la nuit dans la capitale de l'empire assyrien.

Nous voulions réaliser quelque ouvrage de ce genre !

Le torrent eut tôt fait de remplir la dépression, créant de la sorte un minuscule étang, une manière de piscine. Par un jour d'été assez chaud, nous eûmes l'idée de nous y baigner.

Comme nous en discussions, Yulli survint. Il n'eut pas plutôt connu notre projet, qu'il nous conseilla d'y renoncer. « Nous pourrions attraper froid. De plus, par endroits, l'eau était si profonde que nous risquions de perdre pied. Et puis, ajouta-t-il, vos parents ne vous donneraient certainement pas l'autorisation. »

Cette fois, nous fîmes la sourde oreille. Nous nous plongeâmes dans l'eau profonde et glacée. Un moment après,

nous en sortions bleuis par le froid. Comme nous nous habillions, apparut, tout courant, un petit domestique de la ferme. On nous avait vus ! Le père de famille nous ordonnait de revenir sur le champ et de nous rendre dans son bureau.

Tout se gâtait ! Impossible de douter de ce qui allait suivre : le martinet ! objet d'effroi !... Oui, sûrement, le terrible fouet nous guettait ! Oh ! que n'avions-nous, renonçant à cette trempette, écouté le brave Yulli !

Il était bien temps de regretter... Les larmes aux yeux, nous terminions notre toilette et nous préparions au martyre, quand, tel un ange libérateur, Yulli... Yulli arriva. Sa conduite dans cette circonstance est à jamais fixée dans ma mémoire. Il ne nous gronda pas, mais nous regarda d'une manière à la fois si grave et si compatissante, que nous devinâmes sa résolution de nous éviter le châtiment encouru. Il ne prononça que ces mots : « Je vous accompagne, mes petits ! »

La troupe entière trotta vers la ferme, les plus jeunes se frottant les yeux avec leurs poings, comme font les enfants qui pleurent. Nous parcourûmes lentement les longs couloirs sinueux de la maison. Il fallut traverser la salle commune où se tenaient de nombreuses gens. Je ne saurai exprimer notre honte : tous nous examinaient silencieusement et d'un air de reproche. Enfin, nous arrivâmes au bureau du chef de famille. Yulli frappa. « Entrez ! » répondit une voix de l'intérieur. Le jeune berger ouvrit et nous poussa doucement devant lui, tandis que, de la main gauche, il tenait la porte. Passant le dernier, il la referma.

Le père, assis à son bureau, se tourna et parcourut d'un œil courroucé le groupe des coupables, tout tremblants. Puis, posément, dans le silence lourd, il demanda : « Qui vous a donné la permission de vous baigner dans le torrent ? »

— Personne, répondirent d'un ton larmoyant les héros qui venaient de barboter si bravement, quelques minutes plus tôt, dans la mare glacée.

— Bien. Qui, le premier, a entraîné les autres »

Terrible question !... « Moi, c'est moi, » balbutièrent deux ou trois des aînés, en sanglotant.

L'honnête aveu à peine formulé, Yulli s'avança d'un pas : « Je suis le plus coupable, dit-il, car j'étais avec les enfants et je devais m'opposer à ce bain... Malheureusement, je ne l'ai point fait. » Ceci fut débité d'un ton ferme, mais dans une attitude fort modeste et les yeux baissés. Ayant parlé, Yulli resta debout, immobile.

Le grand chef, un moment pensif, semblait hésiter sur les sanctions à prendre. Nous, les enfants, nous mîmes à pleurer, tout haut, cette fois, moins dans la crainte du martinet, que par honte de voir un innocent prendre si généreusement toute la responsabilité de notre faute. Alors le petit Waldi, certainement le plus chevaleresque de nous tous, balbutia parmi ses larmes : « Non, non, père, Yulli n'est responsable de rien ; il nous avait même conseillé de ne pas aller dans l'eau.

— Oui, répartit le berger, posant doucement sa main sur l'épaule de Waldi, mais j'aurais dû vous en empêcher, faute de quoi je me rendais aussi répréhensible que vous. »

Le père de famille mit fin à cette scène : « Je vous laisse aller, cette fois, sans châtement, à condition que cela ne "se renouvelle pas à l'avenir.

Vous entendez, enfants ! Il faut d'abord demander la permission. Est-ce compris ? » Il appuya sur ces derniers mots.

Séchant nos larmes, nous quittâmes promptement la pièce. Pressés autour de Yulli, nous ne savions comment le remercier de sa gentillesse. Chose incroyable ! déjà le soleil et la joie revenaient dans nos cœurs...

Un soir, à la Chaumière, nous jouions gaiement à cache-cache au milieu des moutons, quand, tout à coup, du bout de la bergerie, retentit la voix du jeune pâtre : « Silence, petits, écoutez ! » Nous le regardâmes et tendîmes l'oreille. Les brebis, cessant de bêler, restèrent immobiles, comme étonnées, elles aussi. Qu'est-ce que cela pouvait être ?

Un vent violent s'élevait autour de l'étable, s'accrochant aux murs, qu'il faisait vaciller et gémir.

« C'est *Hlaka* (le dégel), annonça Yulli. Demain, tous les moutons seront menés aux pâturages.

— Les moutons vont monter là-haut ! répétions-nous à l'envi, courant et sautant de joie autour du jeune berger. Nous pourrions vous accompagner, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, mais d'ici demain, la neige aura déjà beaucoup fondu. Il sera nécessaire de mettre vos bottes de cuir, autrement vous auriez les pieds mouillés et votre maman le défend.

— Les miennes sont trouées ! gémit le petit Stebbi.

— Ne t'attriste pas, intervint tout de suite Yulli. Gunna te les raccommodera ce soir. Tu seras de la partie ; ne crains rien !

— Oui, oui, Stebbi ! certifia la fillette, je te les réparerai dès que nous serons rentrés. » Le petit en parut fort aise ; on le lisait sur sa figure. Prenant la main de Gunna, il essayait de hâter notre retour à la ferme.

Le vent soufflait toujours. Il faisait maintenant nuit noire. Dès que Yulli eut repris sa lanterne, nous nous mîmes en route.

Impossible de tenir la bougie allumée par cette tempête. Notre guide dut hisser le plus jeune de la bande sur ses épaules et le porter tout le long du chemin. Bien péniblement, nous atteignîmes la maison.

Tout de suite, on chercha les guêtres de cuir. Les ayant vérifiées, chacun les déposa au pied de son lit pour le lendemain. Après une courte prière, nous nous couchâmes.

A notre réveil, je constatai qu'un vent du sud avait balayé neige et glace des montagnes, des collines, même des gorges ! Les troupeaux pouvaient être lâchés en plein air. Chez nous, c'est l'habitude partout : aussitôt la neige disparue, le berger mène ses bêtes dans les prés, l'herbe y fût-elle rare. Le paysan attend avec impatience cette heure qui libérera sa provision de foin à peu près épuisée par une si longue période de gelée, surtout s'il s'agit de nourrir quatre ou cinq cents moutons.

Pour les enfants, quelle joie de pouvoir suivre les troupeaux dans la montagne, la première fois de l'année !

Plus vite qu'à l'ordinaire, nous primes notre café. On le donne, en Islande, au saut du lit. Puis, en un clin d'œil, nos effets étant préparés d'avance, nous nous habillâmes.

Au-dessus de nos bas de laine, nous en mettons une autre paire en peau, ceux-ci montant jusqu'au genou, se lacent sur le côté. Forcément, avec ces lourdes bottes, nous serions moins agiles, mais tant pis ! Nous chaussons des souliers, également en peau de mouton. Il s'agit de les serrer fort pour que l'eau n'y pénètre pas. Ainsi protégés contre l'humidité, nous nous sentons prêts à tout braver.

Notre déjeuner rapidement avalé, c'est le départ avec les bergers vers les étables où, bientôt, l'on se met en devoir de faire sortir les bêtes. Enfin, les troupeaux sont réunis pour gravir la montagne, à une heure environ de la ferme. Sur les hauteurs apparaissait une petite herbe verte, bien tentante pour les animaux !

Naturellement, nous cheminions avec nos moutons préférés : ceux de la Chaumière espagnole. Le petit Duka courait à nos côtés, ne voulant être qu'en notre compagnie.

Quand tous les animaux se rassemblaient, leurs bêlements devenaient si bruyants, qu'à peine nous entendions-nous. Les bêtes paraissaient contentes d'être réunies et de pouvoir faire connaissance. Quelques-unes toutefois se montraient querelleuses et se provoquaient. En cours de route eurent lieu de la sorte plusieurs duels. Les deux combattants se plaçaient face à face, un peu à la manière des coqs, puis, reculant de quelques pas, ils s'élançaient furieusement l'un contre l'autre. Les têtes se cognaient avec une telle violence, qu'on pouvait craindre de voir cornes ou crânes se briser sous le choc. Et cela, parfois, à trois ou quatre reprises !

Je vis, dans un de ces assauts, le vaincu tomber comme foudroyé. Ce n'était, par chance, qu'un évanouissement. L'animal se releva pour se mêler aux autres bien tranquillement, comme s'il arrivait sur la prairie.

Là, les moutons sont livrés à, eux-mêmes. Avec de tendres caresses, nous primes congé de notre cher Duka. Comme on

parle aux enfants, nous lui recommandâmes de ne pas s'approcher des mauvais béliers, capables de le battre et de le tourmenter.

En route maintenant pour la maison avec les bergers et les nombreux chiens ! Longtemps Duka nous suivit des yeux. Il eût sans doute préféré venir avec nous, plutôt que de demeurer avec ses compagnons tous occupés à paître avec avidité...

Le troupeau devait rester au pacage jusqu'au soir, puis être ramené dans les bergeries. Hélas ! il en advint autrement.

III — LA TOURMENTE DE NEIGE

Le temps varie brusquement en Islande, et de rude façon, surtout l'hiver. Pourtant, je fus rarement témoin d'un spectacle aussi émouvant que le jour où, joyeux et tranquilles, nous avons conduit les troupeaux à la montagne.

Nous étions tous assemblés dans le salon de famille, après le déjeuner. Tout à coup, le vent cessa ; le calme devint impressionnant ; en quelques minutes, le ciel s'assombrit. Nous nous sentions mal à l'aise.

Anxieux, les hommes quittent leur siège ; un serviteur court devant la maison pour se rendre compte du temps ; à peine dehors, il revient, criant dans la pièce : *Störhid ! Störhid !*)

« Grand Dieu ! fit une des bonnes ; il est alors trop tard ! »

Sans perdre une minute, valets et bergers se revêtent de leurs gros vêtements et couvrent leur tête d'un passe-montagne. Tous, nous nous précipitons devant la porte et là, quelques instants, regardons dans le lointain. D'épaisses nuées accouraient de l'horizon : impossible d'en douter, un terrible ouragan de neige, le véritable *störhid* s'approchait.

Yulli, scrutant le ciel, cria soudain : « Voyez la rapidité des nuages. Préparez-vous vite ; il faut partir au plus tôt et sauver les bêtes ; la chute de neige peut commencer d'une minute à l'autre. »

¹ Störhid = Tourmente de neige.

Soucieux, le père de famille se tenait près de nous.

« Je vous en prie, n'essayez pas, dit-il d'une voix sourde ; le danger est trop menaçant ! Il vaut mieux abandonner les moutons à leur triste sort. »

Mais Yulli déclara d'un ton décidé : « Si personne ne veut m'accompagner, j'irai seul !

— Il est *feigur*, il court à la mort, murmura l'une des servantes. Il ne peut ignorer qu'il risque sa vie. Pauvre jeune homme ! »

Oui, il était *feigur* (marqué pour la mort) !

Yulli ne réfléchit pas davantage. Il s'arma d'un long bâton, terminé par une pointe de fer aiguë, et, sans ajouter un mot, part avec deux chiens intelligents et robustes. Se retournant, il nous crie de loin : « Qui ne risque rien, n'a rien !... »

Le bon, le dévoué Yulli ! Cette sentence devait être la dernière qu'il répétait... Je le fixai ardemment. Ses joues étaient enflammées ; ses yeux brillaient d'une lueur étrange : à présent, moi aussi, je le voyais *feigur*.

Lorsqu'il nous eut lancé le dicton, à grandes enjambées il se hâta dans la direction de la montagne.

Trois bergers et quelques chiens le suivirent.

« Que Dieu les protège ! » murmurèrent les femmes, s'essuyant les yeux avec leur tablier. Et tout le monde rentra silencieusement au salon.

Là, j'entendis un des anciens grommeler : « C'est pure folie de s'éloigner de la ferme par un temps pareil ! Ils vont certainement être pris dans la tourmente et succomber sous l'amas de glace. Ce serait miracle qu'ils reviennent sains et saufs !

— Oui, oh oui ! ajouta pensivement un autre. Ils trouveront là-haut une tombe bien froide. Que ne sont-ils demeurés ici ? »

Le père de famille semblait fort sombre. Avant qu'il pût intervenir, les courageux bergers avaient disparu. Maintenant, l'inquiétude le torturait.

Un quart d'heure d'angoisse passa. Alors, avec une force incroyable, la bourrasque se rua. Les masses de neige jetées par le vent s'abattaient avec une telle violence sur les toits que la maison

semblait craquer sous leur choc. Je me précipitai sous le porche pour regarder dehors.

Quel spectacle !

Ni ciel, ni terre. On ne sentait pas d'air. Par myriades, les flocons tourbillonnaient pressés, denses, comme un voile. Ils tombaient sans arrêt, chassés par de nouveaux et plus nombreux flocons. Une quantité inimaginable de cristaux de glace, pour ainsi dire ailés, semblaient vouloir envahir la terre et tout envelopper dans un suaire éblouissant. Hommes, animaux, maisons et collines, rochers, grottes, rien ne devait résister.

Les malheureux, à présent en route, demeuraient livrés à l'ennemi sans espoir de salut. Force était de les laisser seuls en face du péril et d'attendre que prît fin cet épouvantable assaut.

L'intérieur même de la maison présentait un aspect lugubre. Les portes devaient rester strictement closes, pour éviter que les corridors fussent envahis.

Les gens s'assemblèrent dans la salle.

Personne ne disait mot. Tous restaient fascinés par la puissance infinie des forces de la nature, déchaînées en quelques minutes. La neige, amoncelée sur les vitres, avait produit les ténèbres ; il fallut apporter de la lumière. Sur les visages se lisait l'anxiété.

Moi aussi, je réfléchissais et restais silencieux : mes pensées demeuraient là-haut, sur la montagne. Que devenaient les quatre bergers ? Et mon cher, bien-aimé Yulli ? Il reposait certainement quelque part, enfoui sous la neige. Oh ! qu'il vive seulement !

J'avais le cœur étreint ; les larmes m'étouffaient.

Tous les moutons et notre pauvre petit Duka partageraient-ils le sort affreux des hommes ? Tandis que nous étions chaudement à l'abri, eux mouraient de souffrances dans leur tombeau de neige !...

L'horrible tornade continuait...

Je fus, par elle, quelque peu distrait de mes sinistres appréhensions.

La tempête me parut un être vivant, indompté, semblable à quelque dément qui parcourrait le pays, semant la ruine et la

mort ! Mais, hélas ! de telles fantaisies poétiques ne pouvaient retenir longtemps mon attention. Toujours la même crainte m'obsédait : nos gens, si braves, vont périr de froid, et les moutons, les tendres agneaux, avec eux... Ainsi nous restions dans la pièce, éclairée par la lampe, comme s'il eût été nuit réellement. Nous ne nous aperçûmes de la venue du soir que par la marche de la pendule.

Avant de gagner notre lit, nous, les enfants, voulûmes prier Dieu d'aider spécialement Yulli et Duka et tous les autres aussi. Nous avons vu les grandes personnes en prière et désirions les imiter. Assis, les mains sur le visage, nous priions de notre mieux, chacun en particulier. Ce ne fut pas très long. Sigga, la première, se leva. « Cela doit bien suffire, je pense ! » observa-t-elle naïvement.

Nous allâmes nous coucher fort tristes, les yeux rougis par les pleurs. Le sommeil nous fuyait ; à la fin pourtant, vaincus par la fatigue, nous nous endormîmes.

Je fus réveillé vers le milieu de la nuit : une petite main se posait doucement sur ma tête. L'obscurité m'empêchait de rien voir. Je saisis la main. C'était celle de Waldi, venu tout exprès pour me conter ses peines.

« Nonni, murmura-t-il, impossible de reposer ? Crois-tu que Yulli et Duka vont mourir ?

— Je ne sais ? » balbutiai-je. Les mots s'arrêtaient dans ma gorge. Désolés tous deux, à nouveau nous nous mîmes à pleurer. Les autres petits dormaient, heureusement ; nous entendions leur respiration régulière.

L'ouragan continuait à rugir, bien qu'il parût s'éloigner un peu.

Au bout d'un moment, Waldi reprit : « Pourquoi Yulli est-il monté là-haut ? Il n'aurait pas dû s'y risquer !

— Sans doute, mais il est si courageux !

— Oui, continua l'enfant, et que de fois il nous a répété qu'il préférerait une vie brève, bien remplie, à de longs jours inutiles et vides. »

Finalement, toujours chagrin, le petit garçon regagna son lit. Le sommeil ne devait pas tarder à clore nos paupières, et nous nous réveillâmes plus tard qu'à l'ordinaire : l'inquiétude et l'angoisse nous avaient épuisés.

Dès que la bonne parut, apportant le café, notre première question fut : « Et le temps ? »

— Le *störhit* est calmé, dit-elle. On est en train de creuser un chemin devant la maison. »

Rapidement habillés, nous courons à travers les longs corridors sombres vers la porte d'entrée. Là, quelques lampes éclairent le sol où gisent de nombreux blocs de neige. Sur le seuil également ; ces grosses mottes ont été rapportées par les hommes qui secouent leurs chaussures en rentrant. Au prix d'un travail pénible, ils arrivent à déblayer, si bien que la lumière du jour, enfin, parvient jusqu'à nous.

Pour accéder au dehors, on découpe une sorte d'escalier dans la muraille de neige.

Le temps était clair, mais si glacial !

IV — LA TROUPE DES SAUVETEURS

Sans perdre un instant, tous les préparatifs avaient été faits dans le but d'arracher à la mort pâtres et moutons.

On prit de longues perches, munies à leur extrémité d'une sorte de spirale en fil de fer. D'autres serviteurs se munirent des pelles et bêches de la ferme ; enfin, un coup de sifflet rassembla les derniers chiens restés à la maison. L'expédition si étrangement équipée quitta le logis où seuls demeurèrent les femmes et les enfants.

Le travail de sauvetage s'organise ainsi : l'équipe se porte d'abord aux différents endroits où l'on suppose que gisent les malheureux. Les chiens flairent... L'un deux commence-t-il à gratter, puis à creuser, c'est signe que l'animal a découvert quelque chose de vivant à cette place. Les hommes se hâtent d'accourir et plongent leurs perches dans la couche glacée, jusqu'à ce qu'ils

rencontrent de la résistance. Alors, ils tournent leur instrument à la manière d'un tire-bouchon. Si la gaule remonte sans difficulté, on peut conclure que rien n'est enseveli là. Résiste-t-elle au contraire, le laiton s'est accroché soit à la laine d'un mouton, soit à l'étoffe d'un vêtement. Dans ce dernier cas, les sauveteurs mettent toute leur énergie à tirer de sa tombe l'homme ou l'animal.

Supposer qu'il n'est pas possible de séjourner longtemps sous la neige sans être étouffé, serait une erreur. Non, ce n'est pas si dangereux ! L'air pénètre facilement à travers d'épaisses couches de ces délicats cristaux. En Islande, par exemple, il arrive fort bien que des moutons restent enfouis des semaines et qu'on les retrouve vivants dans leur sépulcre immaculé.

Un moment après le départ des hommes et des chiens, nous fous, les petits, nous grimpâmes sur le mur de neige, devant la porte de la maison.

Il faisait là-haut un froid de Sibérie, mais quelle vue curieuse ! Impossible de reconnaître le paysage. Nul accident de terrain : plus de monts ni de gorges, plus de rochers, plus d'habitations ! Notre propre ferme même semblait avoir disparu. A sa place, vaguement ondulait un petit monticule ! Partout, aussi loin que portaient les regards, une surface polie de neige éblouissante.

Ce spectacle, pour singulier qu'il fût, ne nous retint pas longtemps ; nos yeux se dirigèrent du côté des montagnes. Nous aperçûmes tout de suite les vaillants sauveteurs.

Ils allaient de-ci, de-là. De temps en temps, ils formaient de petits groupes, comme s'ils voulaient se consulter, puis ils reprenaient leurs fouilles.

Les chiens, eux aussi, erraient de droite et de gauche, se rassemblaient et grattaient le sol de place en place avec leurs pattes de devant.

Aussitôt les hommes accouraient et sondaient avec leurs bâtons... Mais ils ne semblaient rien trouver. Longtemps nous restâmes sur cette neige gelée, tremblant de froid et suivant d'un œil inquiet les mouvements de l'équipe sur les hauteurs.

Tout à coup, du fond de la maison, une voix monta, comme sortant d'une tombe : « Enfants, rentrez maintenant, rentrez tous ! »

C'était la mère de famille attristée qui nous appelait. Nous obéîmes sans hésitation et, descendant le mur de neige, nous nous réfugiâmes dans la chambre bien chaude où brillait derechef la lumière du jour.

On avait balayé la neige du toit oblique et posé des morceaux de glace au-dessus des vitres, pour qu'elles restent transparentes. De cette façon, la clarté tombait d'en-haut dans les pièces.

La maman nous apporta pour le repas des mets choisis et du lait bien chaud. Mais le moyen d'y prendre plaisir ? Nous demeurions taciturnes et nerveux.

Tantôt l'un, tantôt l'autre des grands se levait, sortait et gravissait le mur de neige, cherchant à voir comment se poursuivaient les recherches là-haut.

Revenait-il ? Toujours tombait la même phrase : « *Baô sama ! Baô sama ! altaf baô sama !* Rien ! rien ! toujours rien ! »

Plusieurs heures passèrent ainsi.

Au cours de cette cruelle attente, Waldi, parti pour observer, revint en trombe et cria dès la porte : « Un homme sur des skis arrive en vitesse ; tous les autres demeurent groupés à la même place ! »

Précipitamment, il sortit de nouveau.

Nous le suivîmes. Quelques secondes plus tard, nous étions à notre poste d'observation.

Waldi nous indiqua la direction d'où venait le skieur. Nous l'eûmes bientôt repéré, à mi-chemin environ entre les chercheurs et la ferme.

Il filait comme une flèche, se tenant droit et ferme sur ses skis. Habilement, avec son bâton, il écartait tous les obstacles et s'approchait à folle allure...

Un tournant hardi, en demi-cercle, et l'homme s'arrêtait devant nous. En paroles brèves il nous informa qu'on n'avait pas encore retrouvé les quatre hommes, mais que le troupeau était découvert. On le dégageait, tandis qu'une partie des sauveteurs poursuivait

fébrilement la recherche des bergers. Lui venait, envoyé par le patron, pour s'approvisionner de nourriture et de boisson.

Nous rentrâmes dans la grande salle, ou le garçon but et mangea, gâté par chacun. Puis, il prit une tasse de café, suivie d'un verre de cognac. A la cuisine, on empaquetait dans un grand sac les aliments. Quand tout fut prêt, le skieur remercia la maîtresse pour tant de bonnes choses, fixa le sac sur ses épaules et, sans paraître gêné par le lourd fardeau, se remit en route pour la montagne.

V — DEUX HOMMES MANQUENTA L'APPEL

Dès que le valet fut parti, nous reprîmes la garde à tour de rôle.

Cette fois, ce fut Bjöffi qui nous apporta l'heureuse nouvelle.

Il avait couru si vite qu'à peine pouvions-nous comprendre ce qu'il disait. Nous crûmes saisir que plusieurs hommes descendaient de là-haut.

Comme le vent, nous nous précipitâmes dehors, suivis par quelques servantes. Nous grimpons à présent l'escalier de neige en habitués de vieille date.

Des hommes s'avançaient, en effet : ils étaient cinq. Sans bottes pour les préserver de la neige, ils marchaient péniblement. Deux chiens les précédaient.

« Dieu soit loué ! répétons-nous. Enfin les malheureux sont retrouvés ! Tous sont en vie ! »

Notre joie ne connaissait pas de bornes. « Ah ! Yulli revient. Ce soir, nous irons avec lui à la Chaumière espagnole cajoler notre chère petite Duka ! »

Nous ne pensions, comme des enfants, qu'à Yulli, à Duka, les voyant déjà revenus à la ferme.

En quête maintenant de la mère de famille, nous voulions obtenir la permission de nous porter au-devant des rescapés. Elle nous fut accordée tout de suite.

Sans perdre une minute, nous revêtîmes nos vêtements chauds, nos passe-montagnes, car le froid était toujours rigoureux, et chacun s'arma de son alpenstock. Pour préserver de la gelée le bout de son nez, nous le savions d'expérience, il suffisait de le frotter doucement, de temps à autre, avec un gant très souple.

Charmante caravane, vraiment, tous ces petits si bien emmitouflés, mais vifs et lestes, s'échelonnant sur la neige scintillante !

Sous chacun de nos pas, les fins cristaux crissaient comme de la soie froissée.

Les yeux brillants de joie, nous gambadions au point que les bonnes ne pouvaient plus nous suivre.

Bientôt, nous rencontrâmes les cinq hommes ! Mais, à peine les avons-nous regardés que, saisis de terreur, nous nous arrêtâmes brusquement : trois des bergers manquants étaient là, mais point de Yulli !

Je fus près de m'évanouir, tant mon cœur se serra.

Les trois bergers, l'air abattu, ne parlaient presque pas.

Comme nous nous informions de notre ami, ils nous répondirent qu'il marchait loin d'eux, lorsque l'ouragan redoubla de violence ; au surplus, qu'ils donneraient tous les détails à la maison.

J'eus l'impression que nous avions peiné les pauvres pasteurs en nous préoccupant seulement de Yulli, sans manifester notre bonheur de les voir, eux du moins, sains et saufs.

Me plaçant à leur côté, je m'efforçai de témoigner de l'intérêt à chacun pour réparer autant que possible notre faute. Ils comprirent mon intention et me regardèrent, moi, petit garçon, l'air aimable, presque souriant. Au long de la route, les considérant mieux, je remarquai combien ils étaient exténués. Ils ne pouvaient avancer que lentement ; leur visage pâle, aux traits tirés, aux orbites creuses, donnait à ces infortunés un air de fantôme.

Les chiens ensevelis avec eux ne paraissaient pas avoir souffert. Ils couraient ici et là, jouant ensemble, sautant après

nous, au milieu d'aboiements joyeux. Leur séjour prolongé sous la neige épaisse n'avait altéré ni leur santé, ni leur entrain.

Peu à peu, les trois pasteurs devinrent plus animés et plus loquaces ; toutefois, on sentait cet enjouement factice.

Ils cherchaient en vain à plaisanter :

« C'était une nuit splendide, émit l'un, mais qui avait tout l'air de ne pas vouloir finir. Sinon, elle nous eut réjoui davantage, n'est-il pas vrai ?

— Nous aurions pu rester couchés bien plus longtemps encore, oui. Pour une fois, quel somme délicieux ! ajouta le second. La lumière, en vérité, ne nous dérangeait guère : tout était noir comme dans un four, même la neige !..

— Que n'avions-nous une lampe ! riposta le troisième ; cela m'eut permis d'écrire de bien beaux vers. Pouvait-on rêver conditions plus favorables ! »

Ils éclatèrent de rire... Mais ce n'était pas là saine et franche gaieté ; je le discernai sans peine. Un frisson me secoua ; il me semblait entendre le ricanement de trois morts.

« A tout prendre, poursuivit le plus bavard, j'aurais préféré quelque petit poêle. Les chiens qui devaient nous protéger contre le froid ont mal rempli leur office. Rien que d'y penser, je gèle encore ! » De nouveau, les braves gens s'esclaffèrent.

Lentement, nous atteignons la ferme.

Quand nous arrivâmes près de la porte d'entrée, remarquant l'escalier de glace, un des bergers s'écria : « Eh quoi ! il nous faut encore retourner dans la neige ? » A peine achevait-il sa phrase, qu'il tombait, tête la première, dans le trou sombre.

Craignant qu'il ne se fût blessé, tous nous poussâmes un cri d'effroi. Mais il se releva promptement et dit, comme si de rien n'était : « Me voilà en bas ! Cette fois, j'y suis arrivé vraiment trop vite ! Cela prouve que j'ai moins de forces qu'hier, au moment du départ !

— Tu t'es pourtant bien reposé là-haut, dans ton lit blanc ! » lui cria, jovial, un des deux hommes qui ramenaient les bergers.

Tous, flous nous mîmes à rire.

Les plus grands garçons, familiarisés avec l'escalier de neige, aidèrent les nouveaux venus à descendre. Puis, chacun s'empressa autour des rescapés, à bout de résistance.

Tandis que la maîtresse de maison faisait chauffer sous-vêtements et couvertures, nous les débarrassions de leurs habits gelés et de leurs socques de cuir.

Un quart d'heure plus tard, ils étaient au lit, enfoncés jusqu'au cou sous le duvet ; à peine voyait-on leurs pauvres yeux fiévreux.

C'était un autre confort que là-haut !

Peu de temps après, ils reçurent un copieux repas et des boissons chaudes : du lait, de la tisane de thym additionnée de rhum.

Naturellement, on n'eut garde d'oublier les braves chiens. Outre le droit de rester dans la grande salle, — véritable exception ! — ils obtinrent double ration de nourriture. Des sacs moelleux et bien chauds furent ensuite étendus derrière le poêle pour qu'ils puissent dormir douillettement.

Après les soins aux ensevelis, vint le tour des deux hommes qui les avaient ramenés. Ils mangèrent à la table de famille. Dès qu'ils eurent terminé, ils nous contèrent les péripéties du sauvetage. Les trois bergers, au surplus, n'avaient pas été trouvés par eux ; au prix d'un suprême effort, ils s'étaient déterrés seuls.

Alors que les chiens flairaient un peu partout et que les sauveteurs sondaient la neige avec leur bâton, brusquement ils avaient surgi du sol, à la grande terreur de ceux qui les cherchaient.

Nous apprîmes alors pourquoi Yulli n'était pas avec eux. Grâce à la rapidité de leur marche, la veille, tous quatre avaient rejoint le troupeau avant que la tempête n'eut été complètement déchaînée. Ils s'aperçurent alors que plusieurs moutons s'étaient écartés à forte distance. Sans retard, il importait de les ramener. Se dévouant comme toujours, Yulli voulut entreprendre cette tâche. Il partit en courant et ses compagnons ne tardèrent pas à le perdre de vue. Du reste, l'ouragan s'acharnait sur eux.

On savait à peu près la région où Yulli devait être enseveli ; mais il fut impossible ce jour-là de trouver exactement la place.

Ah ! quelle affliction dans toute la ferme, et pour nous, ses jeunes camarades, en particulier !

Le pauvre Yulli ! N'endurait-il pas les pires souffrances sous cette neige épaisse et glacée !

Ayant vu l'état de ses compagnons délivrés, nous imaginions aisément son supplice. A cette pensée, nos larmes coulaient, sans qu'il nous fût possible de nous consoler. Les grandes personnes, elles aussi, pleuraient.

Vers le soir, nous allâmes à la Chaumière espagnole. Je ne sais comment cette idée nous traversa l'esprit. Moroses, inquiets, nous n'avions de goût pour rien ; toutefois, cet endroit où, si volontiers, nous nous rendions avec Yulli, nous attirait.

Un nouveau berger occuperait-il sa place ? Nous ne voulions pas le croire... mais là nous restait encore une amie : notre chère petite brebis Duka !

Le troupeau avait été presque entièrement retrouvé sous la couche de neige et ramené tout de suite au bercail ; il ne manquait que quelques moutons.

Ces animaux ne semblaient pas avoir pâti. Ils revinrent allègres et tout aussi disposés aux jeux batailleurs que le jour de leur départ.

Notre visite avait surtout pour but de revoir notre préférée... A la porte, nous l'appelâmes. Elle ne vint pas au-devant de nous, suivant son habitude. Tous les moutons nous regardaient.

Est-ce que, par hasard, elle ne se trouverait pas parmi la troupe recouverte ? Nous fîmes, anxieux, le tour de l'étable...

Pas de Duka !

Plusieurs fois, nous parcourûmes la bergerie, inspectant avec soin chaque bête. Vainement... Duka, la si belle petite Duka manquait !

Les larmes aux yeux, nous reprîmes le chemin de la ferme. Notre douleur s'augmentait d'une perte nouvelle : les deux êtres que nous préférions à tous, en dehors de nos parents, paraissaient guettés par la mort.

Le bon et cher Yulli, la mignonne Duka resteraient encore d'interminables heures sous la neige glaciale.

Comme nous atteignions la maison, deux hommes en sortaient, munis de lanternes. Ils voulaient passer la nuit à la recherche du disparu ! Nous, ne pouvions que prier Dieu avec instances, pour qu'Il ne laissât pas mourir Yulli... non plus que Duka !

Le matin suivant, dès la première heure, les deux hommes furent remplacés. Le travail se poursuivit toute la journée, pour être continué quatre jours pleins et quatre longues nuits encore. On creusa d'innombrables trous dans l'énorme couche de neige, sans trouver, hélas ! le moindre indice révélateur.

Enfin, les recherches furent abandonnées. Presque avec certitude, on pouvait affirmer, maintenant, que le jeune pâtre avait cessé de vivre. Tous les moutons, sauf quatre, étaient sauvés.

VI — RETROUVES

Tout le monde, à la ferme, portait le deuil du pauvre et infortuné Yulli.

Pensions-nous à lui, nous, les enfants, nos larmes coulaient aussitôt. Pas un seul jour nous ne manquions de prier pour notre ami, surtout le soir.

Nos jeux mêmes se, ressentaient de notre tristesse : nous ne nous y donnions plus avec autant d'ardeur et d'animation ; nous étions moins impétueux qu'autrefois.

Le temps passait très lentement.

Au bout de quatre semaines, nous fûmes arrachés à notre long ennui.

Comme un mois plus tôt, lorsqu'on avait brusquement décidé de conduire les moutons au pacage, le vent du sud, soudain, se mit à souffler, apportant une chaleur lourde.

La fonte des neiges fut si rapide, qu'elle produisit une inondation.

Maison, cour, communs, furent libérés et, là-haut, sur la montagne apparut la verdure.

Notre pensée rejoignit sans tarder Yulli... puis les quatre moutons absents. A présent, on devait les voir...

Le dégel cessa et fut remplacé par un temps aigre, provoquant du verglas, après tant de neige fondue.

La saison s'avançait : on était à la fin de Mars. Les fortes tourmentes de neige, sans doute, ne séviraient plus.

Nous demandâmes la permission de suivre un des bergers sur la montagne. La mère de famille nous l'accorda, dès que l'homme eut formellement promis de bien veiller sur nous.

Pleins d'espoir, nous partîmes à la recherche de nos deux amis !

Arrivés à l'endroit où bêtes et gens avaient écu surpris par la bourrasque, nous nous séparâmes pour porter nos investigations de différents côtés. Avec quelle ardeur ? On le devine...

Nous allions à droite, à gauche, en avant, en arrière. Rien... toujours rien...

Petit à petit, sans m'en rendre compte, je m'éloignais des autres, de deux cents mètres environ, ou de trois à quatre cents pas ; peu importe ; j'étais le plus écarté de tous.

Le berger joua de la flûte : signal convenu pour nous regrouper autour de lui.

Lorsque me parvint le son de l'instrument, je me redressai et regardai dans la direction du berger : de tous les côtés accouraient les enfants. Je voulais en faire autant, quand arriva quelque chose d'extraordinaire.

La croûte de glace sur laquelle je m'élançai se rompit brusquement et je disparus dans le sol.

Sur le moment, je fus comme paralysé d'effroi ne pouvant même pas crier ; tout dansait autour de moi et je perdis presque connaissance.

Il me semble que je repris assez vite mes esprits.

Je ne ressentais aucune douleur. Craintivement, je me relevai pour examiner mon cachot. Soudain, je tremblai de tout mon corps et poussai des cris perçants : blanc comme la neige, un animal se tenait devant moi et me fixait de ses yeux ardents. Un

second animal, également blanc, gisait à ses côtés. Mais celui-là ne bougeait pas.

Ma première frayeur passée, je remarquai que ces deux bêtes blanches étaient des moutons.

Qui pourrait alors décrire mon étonnement, ma stupeur ? L'animal debout, qui ne me quittait pas de son regard fiévreux, était... Duka !

Il m'est arrivé bien des aventures, même extraordinaires, dans mon enfance. Aucune ne m'a touché, ni impressionné comme celle-ci.

Oui, ma Duka tant pleurée se trouvait à portée de mes caresses, et vivante !

Je m'approchai d'elle, l'appelant par son nom, lui prodiguant toute espèce de marques d'amitié.

« Toi, petite Duka ! murmurai-je, — *blessaôa littla lambiô mitt*, — mon petit agneau béni, je te retrouve enfin ! Tu as dû tant souffrir de la faim et du froid pendant ces longues semaines ! L'affreuse tourmente ne t'a pas permis de revenir près de nous, qui te cherchions à la Chaumière espagnole sans pouvoir te trouver. Dieu, que nous avons été malheureux à cause de toi, pauvrete ! »

Dans l'excès de ma joie, je lui parlai longtemps, la cajolant, la serrant contre ma poitrine ; elle fourrait sa tête sous mon bras, selon son habitude d'autrefois.

Enfin, de nouveau, je résolus d'inspecter ma prison, espérant découvrir le moyen de m'évader avec Duka.

Je vis une caverne profonde, sorte de cage de glace. Elle pouvait mesurer deux aunes de hauteur, et autant, sinon plus, de diamètre. Les murs de neige étaient transformés en glaçons.

Sortir seul de là, je le compris tout de suite, était impossible. Restait le dos de Duka pour me servir de marchepied ? Cette pensée ne m'arrêta pas un instant : la misérable petite bête n'aurait pu supporter mon poids ; il ne fallait pas essayer de ce moyen avec Duka !

Quant à grimper sur le mouton crevé, étendu sur le sol, le courage me manquait. C'eût été, à tout prendre, insuffisant.



Restait une seule résolution : attendre que l'on me trouve et que l'on m'aide à remonter à la surface.

Entre temps, j'examinai de près notre agneau. Oui, l'éclat de son regard était anormal. Rapprochement singulier, mais il me fallut penser aux yeux de Yulli, tels que je les avais vus pour la dernière fois. Ils brillaient de la même lueur, et ce fut un des signes où je reconnus qu'il touchait à la mort !

Le destin fatal aurait-il marqué Duka ?

La pauvre bête était, en effet, réduite à la dernière extrémité par les souffrances et surtout par la faim. Elle se tenait toujours debout et frottait sa petite tête contre moi, souhaitant obtenir une caresse ou bien peut-être fouiller dans ma poche pour y trouver nourriture !

J'essayai de la soulever... Quel étonnement ! Je réussissais à porter ce grand mouton sans la moindre difficulté. Duka n'était plus qu'un amas d'os, de peau et d'intestins à moitié desséchés ! Oh ! si je pouvais lui donner à manger quoi que ce soit ! Mais il ne se trouvait pas un brin d'herbe, même aucune racine dans ce trou. Rien que de la terre grattée du sabot.

Les malheureux animaux avaient tout dévoré ; l'un d'eux était mort de faim.

Comme je regardais de près le pitoyable cadavre, je m'aperçus que la toison, à différents endroits, était saccagée.

Cela me parut bizarre.

Je réfléchis quelques minutes.

Maintenant, je comprenais. Fait incroyable, c'est Duka, qui, dans sa fringale, avait arraché la laine du dos de son frère pour l'avalier ensuite !...

Je me repris à crier, et si longtemps, qu'à la fin enfants et bergers parurent au bord de la caverne.

Ce qui survint ensuite, je ne saurais le retracer en détail, tellement ce fut rapide et mouvementé.

Mes amis, apprenant que Duka vivait et se tenait à mes côtés, dans la grotte, devinrent fous de joie ; c'était à qui la verrait le premier.

Ils se bousculaient si violemment pour s'approcher que le sol venant à manquer sous leurs pieds, plusieurs tombèrent sur l'agneau et sur moi. Oli d'abord, puis Bjöffi et la petite Imba. Le berger dut intervenir énergiquement pour calmer les autres et prévenir un accident.

Il me tendit les bras ; je saisis Duka et la lui passai.

L'un après l'autre, nous fûmes ainsi tirés de la caverne. L'homme descendit alors pour l'examiner. Jusqu'à ce qu'il revînt, les enfants et moi jouâmes avec Duka, l'accablant de caresses et de paroles affectueuses, tandis que je narraï par quel hasard extraordinaire je l'avais découverte sous la neige.

Sur la route du retour, comme nous passions près d'un endroit très vert, nous voulions y laisser pâître le petit squelette, afin qu'il pût calmer sa terrible faim.

Le berger nous le défendit sans pitié, ajoutant que ce serait la pire erreur ; un traitement rigoureux s'imposait avant tout.

Plus robuste que nous ne le supposions, malgré les apparences, Duka put marcher une bonne partie du chemin. L'un de nous la portait seulement de temps à autre.

A la ferme, on la mit seule dans une étable, sans rien lui donner à manger. N'était-ce pas cruel ? On nous expliqua qu'il importait d'abord de lui faire rendre la laine ingurgitée.

L'opération réussit grâce à l'huile que la patiente absorba. Par très petite quantité, à de longs intervalles, elle reçut ensuite du foin bien sec, au moins au commencement.

De Yulli, toujours rien... pas la moindre trace !

Nous l'eussions recherché de grand cœur, mais la peur nous retenait ; nous le savions mort depuis longtemps.

Quelques semaines passèrent. En Avril, le dégel s'accrut rapidement et la neige disparut presque partout.

Un matin, deux hommes de la ferme étant partis dans la montagne, l'un revint en hâte prévenir que le corps de Yulli venait d'être retrouvé dans une petite grotte étroite. Ils l'avaient laissé sur place, désirant connaître en premier lieu les intentions du maître.

Immédiatement, celui-ci pria quelques domestiques de préparer une civière et des couvertures.

Ils partirent ensuite là-haut, mais cette fois, aucun de nous n'eut l'autorisation de les accompagner.

Une heure plus tard, on vit le funèbre cortège descendre de la montagne et se diriger lentement vers le domaine.

Le corps était tout enveloppé de couvertures.

Dans une petite pièce, touchant à la maison d'habitation, les femmes avaient disposé une longue table. C'est là qu'on étendit notre grand ami avec toutes les attentions et le respect dont on peut entourer un défunt très aimé.

Quand on nous permit de le voir, ainsi couché, nous éclatâmes en sanglots. Nous pouvions aisément reconnaître notre Yulli : à peine ses traits étaient-ils altérés, le froid ayant gardé son corps de la corruption. Sur la tempe droite s'ouvrait une large plaie.

On l'avait trouvé le visage contre terre, allongé sous un pan de la roche : il devenait facile de comprendre pourquoi les perches n'avaient pu l'atteindre !

Les hommes expliquèrent ainsi le reste de la tragique aventure : au début de la tourmente, Yulli résolut d'atteindre le point culminant des rochers pour avoir le moins possible de neige sur lui. Mais il tomba dans une crevasse et se fendit la tête contre une dure aspérité.

Cette blessure n'entraîna pas sa fin immédiate, car l'infortuné put encore se glisser sous la saillie du roc.

C'est là qu'il attendit, dans la sérénité de son âme si pure, la mort qui ne devait pas tarder à le délivrer.

Son désir fut exaucé : avoir une vie pleine et digne, plutôt qu'une existence sans honneur ni mérite.

Deux jours ne s'étaient pas écoulés que sa dépouille mortelle gisait dans un beau cercueil confectionné par les bergers eux-mêmes.

Conduit à sa dernière demeure, Yulli ne fut pas déposé sur le dos d'un cheval, suivant la coutume islandaise, mais porté par ses fidèles amis en grand deuil et pleurant à chaudes larmes.

TABLE DES MATIÈRES

LETTRÉ DE M. PAUL BOURGET	3
COMMENT YULLI ET DUKA FURENT ENSEVELIS VIVANTS	5
I — EN VACANCES.....	7
II — YULLI ET DUKA	11
III — LA TOURMENTE DE NEIGE	18
IV — LA TROUPE DES SAUVETEURS.....	22
V — DEUX HOMMES MANQUENTA L'APPEL	25
VI — RETROUVES	30
LA VISION DU PETIT KJARTAN	37
L'AGNELET	55
LA VALA	63
LA VALA NOUS VISITE.....	65
LA <i>VALA</i> RACONTE :	71
LE PAYS OU JE SUIS NÉ	83
NONNI DANS LA TOURMENTE DE NEIGE	93